

La noble
sur l'île déserte

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Laberge, Rosette

La noble sur l'île déserte: l'histoire de Marguerite de Roberval,
abandonnée dans le Nouveau Monde

Édition originale: 2011.

ISBN 978-2-89783-046-5

1. Roberval, Marguerite de - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8623.A24N62 2017 C843'.6 C2017-941177-2

PS9623.A24N62 2017

© 2011, 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal: 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Rosette Laberge

La noble
sur l'île déserte



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À Lucas, pour tout ce qu'il y a de merveilleux en lui.
«Merci de faire partie de ma vie!»*

Le 14 avril 1542 – Port de La Rochelle

Marguerite a à peine mis le pied sur le pont de l'un des trois navires en partance pour le Nouveau Monde que tous les yeux se tournent vers elle. Elle fait mine de ne rien voir et garde la tête légèrement baissée, se concentrant sur la distance qui la sépare de son oncle, le sieur de Roberval. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'a jamais apprécié que tous ces regards insistants se posent sur elle quand elle se pointe quelque part, et ce n'est pas faute d'avoir essayé de s'y habituer. Pour elle, la réelle beauté des gens n'a rien à voir avec l'apparence physique. Et puis la vie lui a prouvé plus d'une fois que la beauté apparente ne rime pas toujours avec la bonté. Au sein de la petite et de la grande noblesse, elle n'a pas rencontré que de belles personnes.

«Facile à dire quand on est aussi belle que la plus belle des fleurs, ne cesse de lui répéter Damienne, sa fidèle servante. Si vous aviez autant de chair molle que j'en ai, vous penseriez tout autrement, croyez-moi. En tout cas, pour ma part, je ne lis pas grand-chose de beau dans les yeux des personnes que je croise. Parfois, le seul souvenir de l'une de ces rencontres m'empêche de dormir. Ah! mais n'allez pas croire que je suis jalouse de vous! Pas du tout! Je vous aime bien trop pour cela! Mais moi aussi, j'aimerais sentir le regard chaud des gens sur ma peau. Une fois, une seule fois.»

Quand Damienne lui tient ce discours, Marguerite ne peut résister à l'envie de la prendre dans ses bras et de la serrer très fort en lui disant :

— Mais tu es la plus belle des femmes que je connaisse.

Depuis sa naissance, il y a dix-neuf ans, Marguerite a passé plus de temps avec Damienne qu'avec ses parents. Sa mère est morte alors qu'elle n'avait que dix ans. Elle était si malade qu'elle était alitée la plupart du temps. Marguerite n'avait pas le droit d'aller la voir, sauf le soir, avant de se mettre au lit. C'était son moment préféré de la journée. Elle se couchait à côté de sa mère et se collait contre elle autant qu'elle le pouvait. Elle l'écoutait lui raconter une histoire. Soir après soir, la petite fille ne pouvait s'empêcher de demander à sa maman de lui relire la même, prétextant qu'elle n'avait pas tout compris, ce qui faisait sourire sa mère. C'est alors que son père se pointait et disait :

— Il faut laisser ta maman se reposer. Viens, Damienne t'attend.

— À demain, ma petite fille, murmurait sa mère.

— Bonne nuit, répondait bien à regret Marguerite.

Le cœur triste, la fillette donnait la main à son père et le suivait jusqu'à sa chambre sans parler. Une fois couchée, elle remontait ses couvertures par-dessus sa tête et laissait libre cours à ses larmes, pour ensuite fredonner quelques chansons jusqu'à ce que le sommeil la gagne enfin. Elle aurait tant aimé rester un peu avec sa mère, dormir à ses côtés ; mais chaque fois qu'elle se risquait à aller la retrouver, elle rencontrait son père sur son chemin. À croire qu'il passait son temps à surveiller la porte de la chambre de son épouse. Elle aurait désiré faire des activités avec sa

maman, comme son amie Marie-Anne, la fille de Marin, l'homme d'écurie. Aller pique-niquer, monter à cheval, cueillir des petits fruits, faire la cuisine.

— Prépare-toi, Marguerite, lui disait Marie-Anne ; maman nous emmène pique-niquer sur le bord de la rivière.

— J'arrive, s'écriait joyeusement la fillette.

Enfin, elle aurait tant souhaité avoir une vie normale d'enfant. Elle n'a manqué de rien, mais en même temps l'essentiel lui a manqué. De toute sa vie, elle n'a jamais pu voir sa mère plus de vingt minutes par jour et c'était lorsque son père était absent. C'est seulement dans ces occasions qu'elle pouvait profiter des quelques minutes de grâce. Ces jours-là, elle avait encore plus mal quand elle se retrouvait sous ses draps, comme si le simple fait de faire durer le plaisir venait décupler sa peine. Elle se souvient encore de la journée où sa mère est morte ; elle n'a même pas pu lui faire ses adieux. Elle a tout tenté pour se faufiler dans la pièce, mais chaque fois son père l'en empêchait :

— Je veux que tu gardes un bon souvenir d'elle. Va vite rejoindre Damienne.

Du haut de ses dix ans, Marguerite ne comprenait pas. Lorsque sa mère était vivante, elle ne pouvait pas la voir à cause de sa maladie ; et maintenant qu'elle était morte, elle ne pouvait pas la voir non plus. Elle voulait seulement lui caresser les cheveux une dernière fois et déposer un baiser sur son front. Aujourd'hui encore, ce souvenir lui crève le cœur. Elle n'en a jamais voulu à son père pour cela, elle le respectait bien trop, mais la mort de celui-ci n'a pas été aussi marquante que celle de sa mère. Pourtant, il a toujours été présent pour elle, malgré ses nombreuses occupations. Il s'est toujours assuré qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait, et plus encore. Réservé et distant, il n'a jamais fait

l'effort d'établir un lien avec sa fille, et elle, de son côté, n'a jamais osé prendre sa place. C'est ainsi qu'ils ont partagé la même maison pendant dix-sept ans, mais sans vraiment se parler, sauf pour les nécessités de la vie. Le jour de la mort de son père, Marguerite a bien versé quelques larmes, mais sans plus.

À première vue, son oncle a quelques airs de famille avec son père. Celui qu'on nomme familièrement le «petit roi de Vimeu», à la cour, garde la tête bien haute, à tel point qu'on dirait qu'il va toucher le ciel. En réalité, il serait plus juste de dire qu'il est si fier qu'il semble vivre sur un nuage. Ce n'est pas tous les jours que le roi de France vous charge d'aller fonder une colonie française dans le Nouveau Monde, cette terre nouvelle qui excite l'imagination de tant de Français. Le sieur de Roberval s'enorgueillit surtout parce qu'il a été choisi pour remplacer Jacques Cartier, l'ancien capitaine et maître pilote des navires et vaisseaux de mer de François I^{er}, alors que celui-ci était sur le point de partir. Il est vrai que le sieur de Roberval entretient une relation très particulière avec le roi, et ce, depuis sa plus tendre enfance. Pour tout dire, le roi faisait partie de tous ses jeux d'enfant, ce qui lui a permis d'établir une relation enviable avec lui. De nature gourmande, le sieur de Roberval sait profiter depuis toujours de tous les privilèges qui s'offrent à lui. En matière de calculateur, il n'a pas son égal. Il est toujours là au bon moment. Comme il n'est pas marin de profession, le roi l'a même confié aux bons soins de son capitaine pilote, Jean Fonteneau, dit Alfonse. Le sieur de Roberval dirigera l'expédition, alors qu'Alfonse se chargera de la navigation.

Offusqué par le brutal changement de cap du roi, Cartier a quand même levé les ancres, avec ses cinq vaisseaux, le 23 mai 1541. C'est donc accompagné

d'immigrants, de marins et de soldats qu'il a quitté le port de La Rochelle par une journée on ne peut plus maussade. C'était il y a onze mois. Fort de quelques expériences loin de la France, il a prévu du bétail et des provisions pour deux ans. Pour y arriver, il a vendu tout ce qu'il possédait. Il a aussi emprunté tout ce qu'il pouvait, promettant mer et monde à qui voulait bien l'écouter. Cette fois, il a bien l'intention de rapporter une montagne d'or et de diamants. D'ailleurs, ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra éviter la ruine à son retour. À en croire les explorateurs de l'époque, le Nouveau Monde regorge de richesses. L'or et les diamants s'y trouvent à profusion. Certains prétendent même que les épices poussent sur la neige et que les Sauvages gardent jour et nuit des trésors immenses.

Le sieur de Roberval regarde fièrement sa nièce s'avancer vers lui. Quand elle arrive à sa hauteur, elle relève la tête et lui sourit. De but en blanc, celui-ci lui lance d'un ton sec, sans même prendre le temps de la saluer :

— Tu t'installeras dans ma cabine, tu y seras plus en sécurité.

— Ce n'est pas nécessaire, je vous assure, répond poliment Marguerite, je serai très bien avec les autres voyageurs.

— Ne discute pas, tout est arrangé. Va voir le capitaine, là-bas, il va t'y amener.

— Mais je n'ai pas du tout envie d'aller m'enfermer dans ma cabine pour le moment. Je préfère rester sur le pont ; il fait si bon ! Et je ne veux rien manquer, c'est la première fois que je prends la mer ; ne vous inquiétez pas pour moi, je saurai me défendre.

— Comme tu voudras, finit par répondre le sieur de Roberval, du bout des lèvres. Ne viens pas te plaindre si les hommes s'en prennent à toi, je t'aurai avertie.

Le sieur de Roberval déteste qu'on le contrarie. De nature autoritaire, il a l'habitude de se faire obéir au doigt et à l'œil. De tous, sauf de Marguerite. Depuis la mort de son frère, il ronge son frein lorsqu'il voit sa nièce. Il a vite constaté que sous des apparences de femme fragile se cache une créature dotée d'une grande force de caractère, une créature capable de démesure à ses heures. Ce sont des qualités qu'il apprécie grandement chez un homme, mais pas chez une femme, et encore moins chez sa nièce. Il aurait préféré, et de loin, qu'elle soit l'une de celles que l'on peut manipuler aisément, ce qui est le cas de la majorité des femmes qu'il connaît. Il a dû déployer bien des efforts pour la convaincre de l'accompagner dans le Nouveau Monde. Il lui a promis des tas de choses pour qu'elle accepte son offre. «Je te ferai construire une école. Tu seras la première à enseigner dans le Nouveau Monde. Réfléchis bien, jamais tu n'auras cette chance si tu restes ici.» Chaque fois qu'il revenait à la charge, Marguerite avait de moins en moins de réticences. Depuis qu'elle est toute petite, elle rêve de montrer ce qu'elle sait aux autres. C'est d'ailleurs elle qui a appris à lire et à écrire à son amie Marie-Anne. Et puis, elle doit bien l'admettre, son oncle a raison. En France, jamais personne ne lui permettra d'enseigner. Quand on naît noble, les petits emplois ne sont pas pour vous.

Marguerite salue son oncle et se tourne vers Damienne :

— Viens me rejoindre dès que tu auras déposé nos bagages dans la cabine, on aura bien le temps de s'enfermer les jours de pluie.

La servante se dirige d'un pas lent vers le capitaine du bateau. Les journées chaudes, ses jambes enflent et la font souffrir. Et ce n'est que le mois d'avril. Mais Damienne prend son mal en patience, elle n'est pas là pour se plaindre, mais bien pour veiller sur sa maîtresse.

Il y a tant à voir que Marguerite ne sait plus où regarder. Du pont, on a une tout autre vue du port de La Rochelle. Comme dans toutes les villes portuaires, c'est ici que la vie bat son plein. De petits groupes de gens discutent çà et là. Des pêcheurs reviennent et montrent fièrement leurs prises. Certains offrent leur marchandise en criant, alors que d'autres attendent les clients, bien installés derrière leur étal. Une forte odeur d'algues flotte partout, une odeur que Marguerite aime beaucoup. La première fois que son père l'a amenée sur la côte, elle n'avait de cesse de respirer à pleins poumons tellement cette odeur lui plaisait. Elle aime beaucoup la terre, mais elle aime la mer de tout son cœur. La mer, si rassurante et si menaçante à la fois. C'est la perspective de naviguer aussi loin qui a pesé le plus lourd dans sa décision de faire partie du voyage de son oncle. Même si elle ne sait pas du tout à quoi s'attendre. D'ailleurs, qui pourrait le savoir à part Cartier? Le simple fait de penser qu'elle sera en mer des mois durant l'enchanté. Peut-être à tort. Mais seul l'avenir le lui dira.

Quelques minutes plus tard, Damienne vient la rejoindre. Excitée par ce qu'elle voit, Marguerite lui montre tout ce qu'elle a pu observer depuis qu'elle est à bord. La servante regarde sa maîtresse et sourit. On dirait une petite fille. La vie ne pouvait pas lui faire plus beau cadeau que celui de vieillir aux côtés de Marguerite. Elle l'aime plus que tout au monde et elle donnerait sa vie pour elle. Elle n'était pas enthousiaste à l'idée de s'embarquer pour le Nouveau

Monde ; l'aventure, ce n'est pas son fort. Mais pour faire plaisir à Marguerite, elle ferait n'importe quoi, même s'embarquer sur un navire, alors qu'elle est loin d'être certaine d'avoir le pied marin.

— Regarde, Damienne, comme c'est beau, s'écrie Marguerite. J'adore cette ville. Ici, on a l'impression d'être vivant.

— Permettez-moi de vous dire que je préfère notre Pontpoint, répond Damienne. La ville, très peu pour moi. Il n'y a même pas d'arbres.

— Tu ne trouves pas que tu exagères ? lui dit Marguerite en riant. Il y en a partout, mais c'est certain qu'ils sont moins touffus que ceux de chez nous. Rassure-toi, je ne vivrais pas ici, mais de toutes les villes que j'ai visitées avec mon père, c'est ma préférée. La vue est imprenable de tous les côtés.

— C'est vrai que c'est beau. Savez-vous quand on doit lever les ancres ?

— Non, en mettant le pied sur ce navire, j'ai décidé de me laisser porter. Tu devrais faire la même chose, crois-moi.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas, mais j'ai déjà mal au cœur et on est encore au port. Et comme on dit, plus vite on va partir, plus vite on va arriver.

— Ma pauvre Damienne, nous en avons pour des semaines en mer, voire des mois. J'espère de tout cœur que tu ne seras pas malade pendant la traversée, parce que je vais m'en vouloir de t'avoir emmenée.

— Il n'était pas question que je vous laisse partir toute seule avec votre oncle. J'aime mieux avoir mal au cœur pendant des mois que vous savoir seule, aux prises avec lui.

— Arrête de voir le mal partout, je suis certaine que tu te trompes. Sa seule intention est de me faire profiter de ce voyage. Je suis sûre que tu le juges trop sévèrement.

— Si vous voulez mon avis, je ne gagerais pas là-dessus. Votre oncle n'est pas le genre de personne à faire quoi que ce soit si ça ne lui rapporte pas gros, croyez-moi.

Pour mettre fin à cette discussion qui commence à l'ennuyer, Marguerite passe un bras autour des épaules de Damienne et lui colle un baiser sur la joue. Ce geste est peu habituel entre une maîtresse et sa servante, mais des liens particuliers unissent les deux femmes ; c'est une relation qui fait d'ailleurs l'envie de bien des servantes à Pontpoint. Marguerite considère Damienne comme un membre à part entière de sa famille, et ce, depuis toujours. Jamais la servante ne s'est sentie comme une simple domestique. Elle sait à quel point elle compte pour sa maîtresse et cela lui fait chaud au cœur.

* * *

Le sieur de Roberval est le seul membre de la famille de Marguerite à être proche d'elle. Elle a bien quelques cousins installés ici et là en France, mais elle ne les côtoie pas. Depuis la mort de son père, il y a deux ans, son oncle lui rend visite beaucoup plus souvent qu'avant, même qu'il est arrivé à la jeune femme de se demander pourquoi, du jour au lendemain, il s'était mis à venir à Pontpoint. Hiver comme été, il chevauche des heures durant, rien que pour prendre de ses nouvelles, ce qui, tout compte fait, l'étonne quand même un peu. Marguerite a beau être naïve, son petit doigt lui dit qu'il y a anguille sous roche. *À moins qu'il en veuille à mes terres. Non, je suis*

certaine que je me trompe. Il en possède encore plus que moi. Je ne devrais pas le juger aussi sévèrement. Voilà que Damienne commence à déteindre sur moi. Je devrais faire attention.

Le sieur de Roberval ne l'a pas crié sur tous les toits, mais même si le roi a financé son expédition, l'homme y a investi passablement d'argent de sa poche. Il a dû user d'imagination pour financer son expédition. Ces derniers mois, il a vendu sa propriété de Bacoüel et s'est même livré au pillage de nombreux navires étrangers. Pour tout dire, il ne lui reste rien, sauf l'or et les diamants qu'il compte bien rapporter du Nouveau Monde ; mais il ne l'avouera jamais à sa nièce. Heureusement Marguerite ne sait pas à quel point sa présence aux côtés de son oncle est importante pour lui. Le sieur de Roberval a bien des défauts, mais il sait compter mieux que quiconque. Quand il a appris la mort de son frère, il ne l'a pas pleuré très longtemps. Il s'est retrouvé seul au monde avec sa nièce, qu'il connaissait peu, mais on peut dire que cette mort lui donnait l'occasion, non pas servie sur un plateau en argent, mais en or, d'augmenter son pécule. Enfin, c'est ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'il se mette à rendre visite à Marguerite. Il s'est vite aperçu que la pauvre petite orpheline était loin d'être sotte. Surtout que la présence constante de Damienne aux côtés de la jeune femme lui complique passablement les choses. Même si elle n'est pas éduquée, la servante veille aux intérêts de sa maîtresse, comme une lionne garde un œil sur ses petits.

En ayant Marguerite près de lui, le sieur de Roberval s'assure au moins qu'elle ne se mariera pas pendant son absence, ce qui n'est pas rien. Si, par malheur, elle tombait dans les bras du premier venu, il pourrait dire adieu à tout ce qu'elle possède, et c'est un coup qu'il ne pourrait accuser. Certes, il ne la demandera

pas lui-même en mariage ; après tout, elle est sa nièce, mais en l'ayant à ses côtés, il aura au moins deux ans devant lui pour la convaincre de le laisser exploiter ses terres. Et avec un peu de chance, elle acceptera même de rester dans le Nouveau Monde pour y enseigner. Il fera bien sûr tout son possible pour qu'elle prenne cette décision. Ainsi, il pourra disposer de ses propriétés à sa guise, sans aucune crainte d'être dérangé.

Les trois navires du sieur de Roberval sont côte à côte. Depuis une bonne heure, bétail et provisions sont mis à bord de l'un d'entre eux. Au total, deux cents personnes seront du voyage. La Bretagne en a profité pour vider ses prisons de quelques détenus. Chaîne aux pieds, les forçats avancent difficilement. Ils seront libérés seulement lorsqu'on ne verra plus les côtes. Probable que s'ils avaient eu le choix peu d'entre eux auraient choisi de s'embarquer pour le Nouveau Monde. Même si la prison n'a rien d'un palace, certains sont prêts à gager que le bagne est encore mieux que de s'embarquer pour cette terre inconnue. Plusieurs ouvriers se sont engagés. À terre, les emplois se font rares ces temps-ci. Ce sont d'ailleurs les seules personnes payées pour faire la traversée. Dans une semaine, le roi versera la première moitié de leur rente à leur famille pour les deux ans que doit durer le voyage. Quelques gentilshommes assoiffés d'aventure font leur entrée. On les reconnaît vite à leurs habits et à leurs bagages. Finalement, quelques femmes ferment le bal. Prostituées et orphelines ont vite fait connaissance. Pour les premières, avoir le gîte et le couvert pendant tout le voyage est une affaire en or. Pour les secondes, encore plus pauvres que leurs compagnes, ce voyage représente une chance unique de changer de vie et, qui sait, de se faire demander en mariage par un gentilhomme au beau milieu de

la mer. La présence des femmes, à bord, est redoutée par les marins superstitieux. Le sieur de Roberval a dû débattre son point plus d'une fois auprès d'eux pour leur faire accepter la chose. «Comment voulez-vous fonder une colonie avec seulement des hommes? Pensez-y un peu! Je vous promets qu'elles ne vous gêneront pas. Je vais les installer à un endroit où je pourrai garder un œil sur elles.»

* * *

Il y a tant de choses à observer que Marguerite et Damienne ne voient pas le temps passer. Elles sursautent quand elles entendent le capitaine crier haut et fort :

— Remontez le pont, il est le temps de larguer les amarres!

La seconde d'après, les deux femmes éclatent de rire. Au moment où les marins allaient s'exécuter, un homme se met à crier de toutes ses forces :

— Attendez-moi, j'arrive! Vous ne pouvez pas me laisser ici!

Essoufflé, le retardataire monte sur le navire en courant pour s'arrêter à quelques pas de Marguerite. Contrairement à son habitude, cette fois, elle ne baisse pas la tête, elle plonge son regard dans les yeux de l'homme, aussi bleus que les flots en plein soleil. Au bout de quelques secondes, il se ressaisit et bafouille :

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous faire peur. Je m'appelle Francis de Mire et je suis charpentier.

Sans attendre son reste, l'homme aux cheveux bouclés salue Marguerite d'un signe de tête et s'éloigne. La jeune femme cligne des yeux une fois, deux fois, certaine qu'elle a rêvé. Témoin de ce qui vient de se passer, Damienne tire sur la manche de sa maîtresse et lui dit :

— Je ne savais pas qu'on pouvait avoir des yeux aussi bleus.

— Moi non plus, réussit à balbutier Marguerite, encore sous le choc.